

Carlo Schmid, L'Homme européen

Légende: A l'occasion de la conférence européenne de la culture organisée du 8 au 12 décembre 1949 à Lausanne, Carlo Schmid, vice-président de la commission du Conseil parlementaire allemand, prononce une allocution dans laquelle il s'interroge sur la nature profonde de l'Europe et tente de donner une réponse à ce qui caractérise l'"Homme européen".

Source: Fédération. Revue de l'ordre vivant. dir. de publ. Richard, Max. Janvier 1950, n° 60. Paris: Imprimerie de la Seine. "L'homme européen", auteur:Schmid, Carlo , p. 37-41.

Copyright: (c) Fédération

URL: http://www.cvce.eu/obj/carlo_schmid_1_homme_europeen-fr-1093f4ae-bc31-4018-834c-38b12dee752c.html

Date de dernière mise à jour: 02/12/2013

L'Homme européen

Carlo Schmid

Celles des nations d'Europe qui, par la force des circonstances ou par leur propre faute, ont perdu pendant des lustres le contact voulu et vivant avec les autres nations qui constituent et maintiennent le monde européen, ont acquis de façon particulièrement douloureuse une certitude ; une fois le lien rompu, — tout européenne que puisse être une ascendance et une tradition — il devient de plus en plus impossible de réaliser de façon vivante et créatrice, *intra muros* et *extra*, l'Europe des Européens. Et si nous y regardons de plus près, nous nous rendons compte que l'amputation d'un membre du corps européen ôte à ce qui reste un peu des facultés et des richesses puisées jadis dans la source commune. L'Europe n'est au fond réalisable que dans la communion intégrale de toutes les collectivités qui, dans la cadence des siècles, l'ont formée par leurs apports, lesquels, souvent, n'ont pas été fleurs et joie, mais sang et pleurs.

L'Europe n'est pas seulement un ensemble harmonieux de civilisations, de littératures, de philosophies, de mœurs, d'exercices et de jeux de l'esprit, mais aussi et surtout un être moral dont l'individualité et la vie ont toujours été et resteront toujours en fonction de l'acceptation en commun d'un destin commun, de solidarités réciproques et de valeurs communes.

Cette Europe qui est notre fatalité — et qui existe bien avant les Etats-Unis d'Europe qui sortiront un jour de l'effort de nos volontés conjointes — n'a pas été bâtie en un seul jour, elle n'est pas sortie tout armée de la tête de Jupiter. Elle n'a pas non plus été présente de la même façon en tout lieu de notre vieux continent et en tout temps. Et en ce qui concerne le degré de perfection auquel la loi du siècle lui eût permis d'atteindre, l'Histoire nous apprend que, si telle nation a su joindre le sommet, telle autre est restée au pied de la sainte colline, ou — ce qui doit nous faire rougir tous ensemble, car dans la cause de l'Europe nous sommes tous solidaires l'un de l'autre — s'est jetée bien au-dessous de ce qui hier encore a pu nous sembler humainement possible. Et cependant cette décadence et cette chute font, elles aussi, partie des possibilités européennes, de même qu'il est dans les qualités potentielles du chrétien de choir dans le péché. Mais tout comme celui-ci a, par le baptême, reçu un caractère indélébile, ainsi une nation, une fois reconnue comme élément intégrant de l'Europe, garde le caractère indélébile d'européenne même dans sa chute — ce qui, tout en augmentant l'atrocité de sa faute, implique néanmoins le pouvoir du relèvement.

Nous connaissons des époques où la plénitude de ce qui peut être l'Europe se trouva réalisée dans la façon d'exister que choisirent pour un certain temps certaines nations de chez nous, de sorte que l'on put dire avec raison et sans tomber dans l'idolâtrie nationaliste : être Européen, c'est vivre comme vit telle ou telle nation.

Or nous savons aujourd'hui que nous nous rendrions complices de l'appauvrissement du patrimoine européen si nous croyions pouvoir restaurer celui-ci en bornant nos efforts à puiser dans les trésors d'une seule nation — fût-elle la plus riche en valeurs spirituelles et morales. Ce patrimoine, nous ne le restaurerons pas non plus en réservant nos soins et notre attachement aux sources jaillissant dans telle ou telle autre partie déterminée du continent. L'Europe est, dans toute sa variété, une et indivisible. Un fragment d'Europe n'est pas l'Europe et si la réalité politique peut nous obliger à reconnaître que l'Europe restera, pour un certain temps au moins, séparée en deux par un rideau de fer, cette reconnaissance ne peut que rendre plus catégorique en nous le refus d'accepter comme définitive une Europe sans Prague, Varsovie, Budapest et Wittenberg !

Certes, le berceau de l'Europe se trouva jadis sur les bords de la Méditerranée (à vrai dire et en tenant compte de la variété des temps, un peu partout entre l'Hellespont et les Colonnes d'Hercule), mais l'Europe serait-elle vraiment notre patrie à tous, la grande nourrice, le facteur qui nous élève au-dessus de notre hérédité, en d'autres termes : l'Europe intégrale, sans ce que le Septentrion et même l'ultime Thulé et ce que l'Orient slave ont ajouté aux origines ? Les quatre secteurs de la rose des vents ne nous ont pas seulement fait don de façons de penser, de sentir et de réagir différentes, mais ils nous ont, en outre, procuré des approfondissements, des rencontres et des conflits de l'esprit, d'où chaque fois l'Europe, quoique souvent blessée, sortit plus riche et, malgré ses cicatrices, un peu plus belle et un peu plus elle-même.

Mais qu'est-ce donc qui caractérise l'Europe, qu'est-ce qui caractérise l'homme européen ? C'est une question infiniment complexe, à laquelle on peut donner une inquiétante, une alarmante variété de réponses. Pourtant, je vais me risquer à chercher les éléments d'une réponse. Car je crois qu'il y a tout de même quelques données qui nous indiquent dans quelle direction nous pourrions chercher. Certes, même si nous arrivons à des réponses, il est bien possible qu'elles ne soient rien de plus que ces ombres dont parlait Platon, les ombres que la réalité projette sur le mur de la caverne où nous sommes enchaînés.

La première des ombres que nous verrions défiler sur la paroi de la caverne, ce serait peut-être celle de Prométhée : il ramasse le limon de la terre pour en façonner une créature qui pourrait n'être soumise qu'à l'enchaînement des causes et des effets – mais ensuite, il dérobe le feu du ciel pour donner une âme à cette créature ; et ainsi, pour la première fois apparaît un être doué de la liberté toute nouvelle de pouvoir choisir – et choisir, c'est savoir dire « non ». C'est de cette minute que date le pouvoir de l'homme de se dresser contre tout ce qui n'est que l'impératif de la fatalité, contre tout ce qui n'est que la tyrannie des causes. Et, en effet, la vertu nouvelle qui d'un cap de l'Asie a fait l'Europe, c'est cette rébellion permanente contre la détermination naturelle et historique ; c'est le refus permanent d'accepter dans l'ordre de la Création un rôle purement passif, le rôle d'un être qui ne fait que subir. Et c'est l'Européen Dante Alighieri, cet autre Prométhée, qui fait dire à Ulysse lorsqu'il propose à ses matelots de braver l'interdiction divine et de se risquer dans les eaux sans limites de l'Océan :

O frati...

Considerate la vostra semenza :

Fatti non foste a viver come bruti

Ma per seguir virtute e conoscenza.

O mes frères...

Songez à vos origines :

Vous ne fûtes pas créés pour vivre comme des bêtes brutes

Mais pour vous efforcer à la puissance et à la connaissance.

Ce cri du poète, qu'est-il d'autre que le refus de se résigner à n'être rien de plus qu'une parcelle de la nature, le refus de se laisser engourdir dans les paradis de la fatalité ? Cet Ulysse du Dante, ne veut-il pas à son tour, comme Prométhée, tout en étant la créature des Dieux, devenir créateur, non plus en vertu d'une délégation mais de son plein droit propre ?

C'est par cette volonté que l'homme d'Europe a édifié son bonheur ; c'est par cette volonté qu'il a causé aussi presque tous ses malheurs. Il est bien obligé comme tout homme de subir la charge de l'Histoire, mais il veut la subir en pleine lucidité et, bien plus ! le passé qu'il a lui-même créé, il veut à tout moment pouvoir en rejeter le joug. Car l'homme d'Europe a beau savoir que l'effet découle fatalement de la cause, il n'en veut pas moins agir comme si, à chaque minute, il partait d'un présent vierge. Dans les moments heureux de son histoire, il a su s'imposer une mesure : ce sont les moments classiques de l'Europe.

Par une mystérieuse parenté, Prométhée le conquérant du feu est le frère de cet autre titan né de l'étreinte de la Terre et de Neptune. Cet autre archétype d'humanité a besoin pour renouveler ses forces de reprendre pied sur la Terre maternelle. Mais l'homme d'Europe n'est pas celui qui se livre à la Nature et se laisse envahir par ses puissances magiques : il n'accepte d'en reconnaître le pouvoir qu'après l'avoir « connue », c'est-à-dire mesurée et dénombrée. Décomposée puis reconstruite par l'intellect, la même nature contracte mariage avec le même esprit humain pour donner les constructions intellectuelles de Descartes comme des philosophes présocratiques, les compositions de Poussin comme de Picasso.

Par un effort parallèle, l'homme d'Europe a réussi à établir un partage, une distinction nouvelle entre, d'un côté, la conscience qu'il avait de lui-même et, de l'autre côté, son immersion dans l'âme collective ; ainsi, au lieu d'une créature noyée dans une simple conscience collective et perdue dans les hasards de l'histoire et des mécanismes naturels, il est devenu une personne. Dès l'instant qu'il s'établit dans cette dignité nouvelle, il ne lui est plus permis de justifier ses actes en les expliquant simplement par référence à la nature, à la coercition exercée par l'histoire ou par la société, ou par toute autre exigence extérieure à lui-même. Tout est changé : il doit désormais se justifier devant le tribunal de sa propre conscience et de la raison.

Comme l'écrivait Lucain : « *Victrix causa diis placuit, victa Catoni* » ; les dieux se sont rangés du côté des vainqueurs, mais Caton a préféré la cause perdue. Voici une autre des racines profondes de l'Europe et c'est pourquoi peut-être Dante a fait de Caton d'Utique le gardien des rivages du mont du Purgatoire, au sommet duquel est situé le paradis *terrestre*, lieu de perfection totale, pour autant du moins que l'homme puisse accéder à la perfection par sa seule raison.

Or, si nous demandons à la société qu'elle respecte les décisions de notre conscience personnelle, nous sommes obligés de respecter la dignité de la conscience dans tout autre être humain. Voici une des raisons qui nous ont contraints de rechercher au-dessus des vérités des individus (qui pour eux sont absolues) la vérité qui est et au-dessus des vérités subjectives et vraie en elle-même, par elle-même et pour elle-même — et non du fait d'être approuvées par les doctrines de la tradition ou par l'âme collective. C'est ici que l'essor miraculeux de la pensée et de la science européennes, — toutes les deux sorties du *Logos geometretos* de Platon — a l'une de ses racines les plus profondes, et nous aurions passé sous silence une des plus pures gloires de l'Europe si, dans cet ordre d'idées, nous avions oublié de nommer la musique.

N'oublions pas non plus que c'est l'homme d'Europe qui n'a pas voulu que l'existence matérielle et politique ne soit que fonction des circonstances et que, plus que ses frères, il a toujours marché droit sur tout ce qui entrave les mouvements de l'homme vers un avenir de plus en plus riche en liberté — spirituelle, politique et sociale. C'est notre continent qui a fait germer partout sur terre la détermination de ne pas accepter la tyrannie des circonstances et du passé, et d'où partit la volonté de modifier les facteurs décisifs de notre existence temporelle jusque dans leur substance, pour permettre à l'homme de sortir de l'aliénation à lui-même, dans laquelle la brutalité d'un mécanisme économique et social a fait sombrer sa liberté de disposer de lui-même. C'est en Europe que l'homme a refusé d'accepter pour loi la stabilité de l'ordre social.

Mais cette liberté, cette égalité, cette justice revendiquées à toutes les époques se sont néanmoins toujours réclamées des vertus des origines. En somme, ce que les peuples, les classes ont recherché dans les révolutions européennes, n'était ni l'utopie ni l'abstrait ; ils ont toujours recherché — comme Machiavel l'a déjà dit — les vertus originelles, celles que nous reconnaissons chez Socrate, dans la république de Cicéron, dans le « *agi et pati fortia* » de Tite-Live, le « *pax et justitia* » de saint Augustin, et dans la « Declaration of Rights » de l'Etat de Virginie — don précieux par lequel le Nouveau Monde a rendu à l'Europe ce que celle-ci a pu lui prêter.

Souvenons-nous aussi que l'Europe naquit en terre hellénique et que, pour bien plus d'un millénaire, la langue de ses fils fut le latin — même là où ils recherchaient la vérité du Dieu qui se cache dans le buisson ardent du désert et où ils parlaient, dans la liberté de l'esprit, des servitudes humaines et de la faillibilité de tout homme que les nécessités extrinsèques condamnent à l'action.

Eschyle fait là intervenir Minerve : c'est sur sa parole que les Dieux promettent de respecter dorénavant le verdict de l'Aréopage, élevant ainsi le Droit de la Cité au rang d'une force qui s'oppose au courroux des Dieux et par cela même autorise les hommes à se servir des catastrophes pour créer, par la force de leur volonté éclairée par la raison, les ères nouvelles. Nous avons eu la catastrophe, construisons maintenant la Cité de l'ère nouvelle, la Cité de l'Europe.